

# Ma guerre 1914 – 1918

par  
Victor LECOURTIER  
1888 – 1968

2ème partie : Avril 1915 – Mai 1916

Ce récit autobiographique a été écrit par l'auteur après la fin de la guerre à partir de ses carnets de notes au jour le jour.

215 - 32° R-I - 80°

Avril - 30

Le 30, vers trois heures du matin, nous savions que nous devions attaquer à 7<sup>h</sup>55; nous prenons de suite nos dispositions de combat; le brouillard cependant s'déroule, rendant impossible toute préparation d'artillerie - - 7<sup>h</sup> - 7<sup>h</sup>1/2 - un ordre - l'attaque est remise à 9<sup>h</sup>55 - à 9 heures, nouvel ordre - l'attaque est remise à 11<sup>h</sup>15 - - le soleil commence à briser, le brouillard à perdre de son intensité - - le canon se fait entendre les minutes passent, l'heure approche - - - une dernière pensée à tous ceux que j'aime et en avant à la grâce de Dieu - - 11<sup>h</sup>10 sac au dos, baïonnette au canon - - à 11<sup>h</sup>15 notre mouvement commence; le 1<sup>er</sup> peloton de ma compagnie se trouve dans une tranchée à 150 mètres environ en avant de la sentinelle - - c'est lui qui part le premier à l'assaut; le 3<sup>e</sup> peloton, dont je faisais partie, doit remplacer le 1<sup>er</sup> dans sa tranchée - - aussitôt le 1<sup>er</sup> parti, nous commençons notre mouvement - - mais ces maudits boches ruinent notre mouvement et l'endroit où nous voulons passer - - les balles, les obus passent au dessus de nous et font un vacarme épouvantable - - qu'importe tout cela, il faut marcher - - Je suis mes camarades - - je fais environ cinquante mètres, quand tout à coup je reçois une gifle phénoménale qui me coude de tout mon long - - Pendant quelques secondes je reste étourdi, la respiration haletante - - mais mes yeux se rouvrent lentement - - mes mains se portent instinctivement à l'endroit de ma blessure - -

1915 - 328 R.T. 8<sup>1</sup><sup>re</sup>

Avril - 30.

d'où coule un sang en assez grande quantité --  
mais je ne perds pas connaissance -- de suite je  
demande au camarade qui se trouve derrière moi  
de me déboucler mon sac, de couper mes courroies  
pour que je puisse me dégager -- sitôt fait,  
je jette le tout au dehors de la tranchée pour que  
mes camarades, qui me suivent, puissent  
passer sans inconvénient -- je ne sais combien  
cela dure de temps, mais je crois fort peu --  
Je me place sur mon côté, laissant juste la  
place ou plutôt le passage à mes camarades  
qui continuent leur mouvement en avant --  
Quand le dernier homme de ma section est  
passé, je retire de mon sac les choses indispensables  
et, à quatre pattes, je remonte un peu plus haut  
dans la tranchée pour m'abriter plus facilement.  
Je retrouve plusieurs camarades blessés comme  
moi qui m'aident à panser sommairement  
ma blessure -- La canonnade dure toujours --  
et, après cet ébranlement, je ne puis vous dire  
combien j'étais craintif, mes camarades et moi --  
Enfin, il faut s'en aller et ~~aller~~ rejoindre un  
poste de secours sous la mitraille -- c'était une  
entreprise aussi dangereuse que d'aller en avant --  
Au pas de gymnastique, je me défile à travers les  
tranchées, j'utilise les fossés pour me dissimuler --  
À un endroit, je rencontre un groupe de blessés ;  
l'un d'eux raconte que les boches sont derrière  
nous et nous tirent dessus -- cela était suffisant  
pour nous affoler -- mais je ne perds pas mon  
sang froid et ne crois point à cette bêtise --

15-32 R.I. - 8' C<sup>u</sup>

Avril - 30 -

Avec d'autres blessés, je reprends ma marche, je m'arrête souvent, car je suis fortement essoufflé. --- Je franchis des tranchées où se trouvent en réserve des anglais en quantité --- à un endroit, je m'abrite derrière une chapelle, car le bombardement est tellement intense que je risquais encore d'être blessé --- les obus éclatent tout autour de moi --- encore un petit effort - 2 à 300 mètres --- et je serais en dehors de la zone la plus dangereuse --- une accalmie de l'artillerie --- je pars --- enfin --- presque sauvé ! --- à quelques cents mètres, je sais où se trouve le poste de secours --- cette fois, je marche et ne couvre plus --- vers trois heures, j'arrive au poste de secours --- on me refait mes pansements --- et immédiatement je me dirige sur un poste d'évacuation à Bruleri --- là on me conseille d'aller à Klameetinghe à pied si possible --- car les boches bombardent toute cette région --- je pars, je traverse Klameetinghe qui se trouve dans un état épouvantable --- pas de voitures d'ambulances --- de désespoir, j'aise un camion automobile anglais qui me transporte à la gare de Joperinghe --- où je trouve un train sanitaire --- qui me transporte à Sillé Le Guillaume après un voyage de 36 heures.

Avant de continuer ma route vers Sillé Le Guillaume je reviens à ce combat du 30 Avril qui tient une belle place dans l'histoire du 32<sup>e</sup> --- On y a vu tellement d'héroïsmes, qu'il est impossible de faire ressortir complètement le rôle de chacun ; la victoire fut ce jour-là si évidente, que nous devons

15 - 33° P.F. - 8° C°

Avril - 30.

cependant en avoir toujours présentes à la mémoire les principales phases - - - Le terrain d'attaque était à gauche, en face du 1<sup>er</sup> bataillon, constitué par une glacie bordée de haies, la distance à parcourir de 150 mètres environ. À droite, devant le 3<sup>e</sup>, la distance était moindre : 40 à 50 mètres ; mais les défenses accrues de l'ennemi paraissaient intactes. L'artillerie était gênée par la proximité des lignes et par le brouillard intense qui fit reporter à 11<sup>h</sup>.15 l'attaque fixée primitivement à 7<sup>h</sup>.55. À cette heure, toute notre ligne se porta en avant avec le plus bel élan - - - Le commandant Jettori, debout sur la tranchée, cible superbe, applaudissait ses hommes : il tomba mortellement blessé. La 3<sup>e</sup> compagnie, qui fut citée à l'ordre du régiment, et la 3<sup>e</sup> compagnie mettaient pied dans un élément de tranchée allemande, où elles étaient soumises à des feux violents d'enfilade. À droite, le 2<sup>e</sup> Bataillon, en l'air avec un bataillon du 66<sup>e</sup>, lançait deux de ses compagnies dans la direction ouest de Pilken. Par deux fois, la 5<sup>e</sup> Compagnie se brisa sur un fort réseau de fil de fer. Le Caporal Emeriau s'offrit alors spontanément pour se mettre à la tête d'un groupe d'hommes décidés qui venaient couper les fils de fer. « Je sais bien que nous allons à la mort, dit Emeriau à son lieutenant ; mais c'est de bon cœur pour la France ! » Emeriau et ses hommes furent tués, mais la tranchée fut enlevée. La 5<sup>e</sup> Compagnie et le 2<sup>e</sup> Bataillon étaient cités à l'ordre du régiment. La 7<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, qui était à sa gauche, avait été également « très chic ». Elle était commémore par le Capitaine d'Argenson.

15-33° R.I-80°

Avril - 30

Cet officier, de grande intelligence et de haut caractère, ancien député de Chatellerault, venu sur sa demande du 69<sup>e</sup> Territorial au 33<sup>e</sup>, trouva pendant l'assaut une mort héroïque. Tant de sacrifices si cruels ne furent pas inutiles : la position allemande fut emportée, l'offensive ennemie enrayée, des prisonniers furent faits. Toute la nuit les Allemands se présentèrent en rampant ou en colonnes par quatre, inondant nos tranchées de grenades plates, de bombes, de pétards, de boules asphyxiantes. Mais, devant la première, l'adjudant Duperré avait entraîné sa section de mitrailleuses, la 3<sup>e</sup>, qui fut citée à l'ordre du régiment ainsi que la 1<sup>re</sup>. Il l'avait installée dans la tranchée renouée et avait retourné contre l'ennemi deux de ses propres mitrailleuses abandonnées. Pendant 36 heures, toutes les attaques échouèrent devant cette solide résistance. L'adjudant Duperré et le sergent fourrier Garnier reçurent quelques jours plus tard la médaille militaire sur le champ de bataille des mains du général de Cugnac. Avec les deux officiers cités plus haut, le régiment perdait deux sous-lieutenants : M.M. Peronne et Rouger, et 87 hommes. Six autres officiers étaient blessés et 333 soldats. Il y avait, en outre, 102 disparus, soit au total 521 hommes hors de combat.

La Belgique nous coûtait cher, mais à Ypres nous avions vaincu l'Allemagne et sauvé Calais. Le régiment reçut une lettre de félicitations du général commandant le détachement d'armée en Belgique, en attendant qu'il fut cité à l'ordre de l'armée.

1915 - Mai - 1.

Hopital 4  
Sillé le Guillaume  
(Sarthe)

Des mon arrivée à la gare de Poperinghè, on m'installe dans un wagon sanitaire ... et je me mets à dormir ... puis je roule ... sans souci de la direction que je prends -- Au petit jour, je me trouve à Ochières et je demande à une infirmière de prévenir Félicie par télégramme. -- je continue à rouler vers l'Ouest de la France, en cours de route des camarades plus fatigués descendent du train -- quant à moi, je débarque à Sillé le Guillaume et suis hospitalisé dans une école transformée en hopital n° 4 ... Pas de fièvre ... un sommeil de plomb après ces journées pénibles --

Mon unique pensée, désormais, est de revoir Félicie -- et d'insister pour qu'elle vienne me voir -- ce qui se réalisa sans difficulté et du 8 au 15 Félicie et moi vivons de bonnes heures intimes ..

Ma blessure à la joue se referme parfaitement -- ma surdité subsiste --

- Juin - Le 4 Juin, j'apprends la nouvelle de la mort de notre cher Maman Geinot, survenue à Marseille .. c'est une dure épreuve ..

Ma blessure est totalement guérie -- ma surdité va mieux --

le 12 -  
Sussey -

Le 12 ou le 13, je quitte définitivement Sillé le Guillaume pour une convalescence de 10 jours -- je pars pour Sussey retrouver tous les miens : Félicie, ma mère, grand-mère -- quelles délicieuses journées passées ensemble -- assombries seulement par la perspective d'une nouvelle séparation --

1915 -

Juin -

23  
Sussey

Le 23, je quitte Sussey, le cœur bien gros d'une nouvelle séparation --- j'arrive le soir à Paris chez notre oncle Cudlig --- je passe avec eux, Georges et Alice, la journée du 24 --- je vois aussi madame Naudin --- Le soir à 8 heures, je prends le train pour Chatelleraut où j'arrive à 1<sup>h</sup>.30 du matin --- je couche dans un hôtel.

25  
Chatelleraut -

32° R. - 32° C.

À huit heures du matin, je rejoins la caserne du 32<sup>e</sup> où je retrouve Bachelier - à la 32<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> de dépôt --- les journées passent à ne rien faire --- mais tout près, de nuit, c'est le bruit de la Manufacture qui travaille jour et nuit à produire fusils et munitions --- que ne va-t-elle encore plus vite ! ---

Chatelleraut offre peu de distractions --- l'une me charme : une bonne partie de canot sur la Vienne --- dont les bords sont très jolis ---

De garde à la Manufacture d'Armes --- on est presque dévoré par les puces --- je suis frappé par l'entrée des femmes à l'usine, car il y en a pas mal --- et de toutes les nuances --- il y a de véritables ouvrières, mais à côté de celles-là il en est qui ont plutôt l'air de fréquenter le trottoir d'une façon assidue --- Quant aux ouvriers, il y a certainement beaucoup d'embusqués --- mais j'espère de tout cœur que ce soit la minorité ! ---

Juillet - Chatelleraut -

Le 11 Juillet, je suis en permission à Paris et vois la famille Cudlig -

Le 14 Juillet, je fais partie d'une députation chargée de déposer une couronne sur les tombes



15 - Juillet -  
Chatellerault  
32° R.I. 33° C°

de tous les soldats morts à Chatellerault. - - -

15 - Bourgneil  
32° R.I. - 37° C°

Le 15. rassemblement des partants pour Bourgneil.  
Avant notre départ et sous la pluie battante nous  
assistons à la remise de la médaille Militaire à un  
sergent qui a un bras coupé, une main avec  
trois doigts coupés, et un pied endommagé - - -  
nous embarquons ensuite et à 15 heures nous  
arrivons à Bourgneil - - - à 3 km environ de  
Port Boulet sur ligne Paris-Tours-Changers - - -  
pays joli et riche, renommé par ses vins - - -

Les jours se passent en exercices, en marches,  
en exercices de tir - - - monotonie complète - - -

Août - - -

Après insistances répétées, Félix me rend  
visite du 6 au 17 Août - - - c'est du soleil dans  
mon exil - - - un réconfort moral pour tous les  
deux

Septembre -

Notre entraînement continue - - Le 1<sup>er</sup> septembre  
nous faisons une marche à Chinon - - peu  
fatigante, d'ailleurs au grand air et à l'ombre - -

32° R.I. - 30° C°

Le 16 sept. je passe à la 30° C° - - après une amygdalite  
qui me tient quelques jours à la chambre, je fais  
démarches sur démarches pour obtenir une  
permission me permettant d'aller à Jersey pour  
quelques heures - - Rien à faire - - et notre  
Commandant se retranche derrière ce prétexte  
pour me refuser la satisfaction et la joie  
d'aller embrasser Cicie et mes mamans - -  
et pourtant des officiers partent en permission de  
4 et 6 jours - - des officiers et des soldats vont  
chez eux tous les dimanches - - mais à quoi bon  
s'irriter ? - - La Patrie nous demande d'aller  
et de retourner la défendre - - mais peut-elle nous

1915 - Septembre

32° R.T. 30° C<sup>14</sup>  
Bourgneul

refuser une satisfaction de 995 heures, de 995 jours, quand cela ne nuit en rien à sa sécurité? . . . Ces injustices sont faites pour nous exalter notre excellent moral -- le dépôt est démoralisant, seul le front est l'endroit où l'on raisonne sainement . . .

Le 24 septembre je suis désigné pour partir à Châtelleraux -- mais je réussis enfin à avoir une permission, et risquant le tout, je pars à Jersey ~~to~~ embrasser tous les miens avant mon nouveau départ pour le front -- je rentre à Bourgneul le 28 -- sans incident -- mais pour apprendre notre départ le 29 à la première heure -- le matin, on part en marche comme d'habitude et sans autre avertissement on nous emmène à la gare de Port Boulet -- je n'ai pas beaucoup pris cette façon de faire -- c'est un peu nous considérer comme des êtres inférieurs et inconscients -- c'est même inadmissible de traiter ainsi des hommes qui ne refusent point de faire leur devoir, au contraire! --

Le 29. Départ  
à Châtelleraux.

Me voici donc à la veille de mon retour au front, mais je m'en effraie beaucoup moins que la première fois; c'est sans arrière-pensée que je vais aller reprendre ma place -- et cela, je le dois un peu à ma Cica -- j'ai été tellement heureuse de l'embrasser avant de partir! ce fut pour moi une douce satisfaction et une grande consolation! -- et un grand réconfort --

65<sup>e</sup> R.I. Septembre  
1915 -  
Châtellerault.

La journée du 30 se passe à courir de tous  
côtés pour me préparer au départ -- lève de  
bonne heure. je me rends à S<sup>t</sup> Gabriel pour mettre  
ma conscience en règle -- puis immédiatement  
après je m'habille complètement à neuf --  
tenue drap bleu clair -- je suis flambant neuf --  
le moral est bon, le physique également --

Octobre -

le 2 - Haehères  
Creil

Le 1<sup>er</sup> Octobre je quitte Châtellerault --  
le 2, je passe à Haehères, ou cinq mois auparavant  
j'étais en sens inverse -- nous stationnons  
à Creil -- le froid se fait sentir -- c'est le  
recommencement de la misère que j'éprouve  
d'ailleurs sans effroi -- de Creil, nous  
partons à 10<sup>h</sup> 30 pour Amiens, Doullens,  
S<sup>t</sup> Pol et arrivons à Permes vers 21 heures --  
nous couchons dans les wagons --

le 3 - Permes -  
9<sup>e</sup> Bat Mob - 35<sup>e</sup> Co -  
S.P. 67 -

Le 3, nous débarquons et rejoignons le 9<sup>e</sup>  
Bataillon Mobile à Permes -- où nous attendons  
notre tour pour rejoindre notre régiment -- c'est  
maussade, brouillard -- dans le lointain --  
le son du canon -- un peu d'exercice matin  
et soir -- mais pas beaucoup de travail, c'est  
bien suffisant d'ailleurs ! --

Le 9, je suis désigné pour partir en renfort au  
66<sup>e</sup> R.I., même corps, même brigade que le  
32<sup>e</sup> -- ; je rouspette contre cette désignation, car  
je croyais bien retrouver tous mes camarades du  
32<sup>e</sup> R.I.

Le 14, départ pour le 66<sup>e</sup> -- je passe à Durion  
et écartonne à Bray. Arrivés à 10<sup>h</sup> 30, nous  
n'avons à 17 heures aucun local désigné pour  
passer la nuit -- les hommes impatients

1915 -

se dispensent un peu partout et trouvent à se loger chez les particuliers ; de mon côté, je trouve <sup>de sur une</sup> une espèce de « hamac », composé de toiles d'emballage et de sacs cloués sur un châssis en bois rectangulaire. - et ~~pas~~ je ne dors pas mal. - le matin seulement j'ai un peu froid, mais en somme j'en étais bien reposé -

Le 15, à 7 heures et après un long rassemblement, nous partons pour Nieux les mines - vers midi nous laissons une partie du renfort au 3<sup>e</sup> Bataillon du 66 - - Grand Halte, puis départ pour les Brebis où nous arrivons vers 15 heures. - -

66 R-I- 7<sup>e</sup> C<sup>e</sup>

Je suis affecté à la 7<sup>e</sup> C<sup>e</sup> du 66<sup>e</sup>. - - Sachant que le 33<sup>e</sup> était à proximité, dès le soir même, je vais voir mon ancienne compagnie où je retrouve plusieurs de mes camarades, donnés de me voir, mais deus de me savoir au 66<sup>e</sup>.

Le 16, au matin, je retourne les voir et vais dire bonjour à mon ancien capitaine et à mon commandant ; sur leur conseil, je fais le soir même une demande pour revenir au 33<sup>e</sup> ; l'après dîner, je vais travailler dans un boyau à proximité de la route de Lens -

Le 17, nous quittons les Brebis <sup>à 6h18</sup> ; entre Petit Sarris et Nieux les mines j'ai le plaisir de rencontrer Henry Naudin ; nous échangeons quelques paroles rapides sur la santé de tous, nous promettant de nous revoir plus longuement dans 999 jours - - nous arrivons assez tard à Barlin, où nous logeons dans des corons, c'est à dire une suite ininterrompue de maisons toutes semblables en briques rouge sale - tout est noir - maisons et grand

1915 - Octobre -

66° R.I - 7° C°

32° R.I - 8° C°

Brucy -

les 19 et 20 - Repos à Barluis - le 21 à Ruitz -

le 22 - je revois mes camarades du 32 -

et le 25. je suis reversé au 32° - 8° C° avec grand plaisir... et j'y retrouve mon vieux copain Fiance. qui loge chez 14<sup>3</sup> Fosse <sup>à Brucy</sup>, un droguiste où nous sommes reçus très cordialement.

- Novembre -

Le 2, nous cantonnons aux « Brebis » et le 3 à 19<sup>h</sup> 40, nous partons pour les premiers lignes en avant de Loos - entre le Crassier et le Chemin Creux -

- Loos -  
- à 3 -

Boue et boue de rienment nos compagnons beaucoup plus familiers qu'les boches qui nous laissent relativement tranquilles - les « cagnas » ne ressemblent en rien à celles de Belgique, ici, elles sont creusées sous terre et relativement sèches - L'état de Loos est pitoyable, ce ne sont que ruines, murs troués d'obus, toitures avec quelques débris de charpente, usine rasée et continuellement rasée par l'artillerie adverse - Pendant cette période la température n'est pas encore trop rigoureuse, nous avons même un joli temps bien sec - les nuits sont froides, le matin gelée blanche.

- Le Maroc  
à 11 -

Le 11, Repos au Maroc - on nous fait notre temps au nettoyage des boyaux - le 15 : Ruitz -

le 16 : Hersins « détestable, boueux, véritable mare »

le 21 - : Brucy - où nous retrouvons un bon cantonnement - le 30 : retour aux Brebis.

Decembre :  
Loos .

Le 1<sup>er</sup> Decembre, dans la nuit, départ pour Loos. où je suis installé dans une cave confortablement installée - Je ne suis pas exposé à la pluie et notre logis est recouvert d'au moins un mètre de terre - un bas flanc, avec de bons matelas.

1915 - Décembre -  
L2 - Loos.

nous sert de « dodo » et je vous assure que  
j'ai passé une très bonne nuit. - de plus un  
pôlle flamand nous rechauffera quand le  
besoin s'en fera sentir. - des « boyaux »  
nous relient de maison en maison et nous  
permettent de communiquer avec le reste de la  
compagnie à l'abri des obus que « Fritz » nous  
envoie presque constamment et qui viennent  
s'abattre en un bruit de ferraille dans la  
« tour Eiffel », c'est-à-dire, dans les deux  
pylônes d'un puits de mine qui se trouve à  
150 m. de nous environ. - notre séjour se  
poursuit lentement et sans incident. - de  
jour on circule juste pour le service, car les  
balles « folles » et les obus impratients viennent  
un peu de tous côtés ; de temps en temps, je jette  
un coup d'œil dans la plaine qui s'étend ~~de nous~~  
derrière la maison en ruine où je me trouve, mais  
partout ce ne sont que boyaux et tranchées. - c'est  
le désert le plus absolu. - pas un homme ne  
circule et pourtant il y en a des milliers cachés sous  
terre et prêts à sortir au moindre signal. -  
aussi, que peut-on faire pendant ces grandes  
journées : quand le service ne nous absorbe pas,  
on s'occupe d'une multitude de petits détails  
~~intérieurs~~ - on fait du chocolat, du thé,  
du café, car boire et manger est notre plus  
grande distraction ; on se soigne le mieux possible  
et notre misère reste supportable. - on organise  
son intérieur plutôt rudimentaire ; c'est tantôt  
une table, des chaises ou un pôlle qui nous  
manque et immédiatement on se met en campagne

1915 - Décembre -

2005 -

pour trouver l'objet concret - - ce qui, entre  
parenthèse - n'est pas impossible où nous nous  
trouvons - - ces objets, il ne faut pas les chercher  
dans les maisons proprement dites, mais dans  
les caves - - un jour, notre grande occupation  
fut d'installer un poêle ; depuis notre arrivée  
dans cette cave et chaque fois que nous  
voulions l'allumer, nous étions enfumés et  
n'y pas tenir, il fallait trouver une solution -  
nous prîmes alors la route de notre cave  
à un endroit communiquant avec une cheminée..  
nous raccordons un tuyau à notre poêle flamand -  
les joints sont faits avec de la terre glaise - et  
notre poêle fonctionne alors d'une façon merveilleuse.  
mais malheureusement la fumée sortait trop  
fort par la cheminée et aurait pu nous faire  
reperer - - d'où nécessité de s'arranger autrement :  
je monte alors au grenier, car notre maison  
a encore un grenier avec une toiture genre  
écumoire ; sous la toiture, je fais un nouveau  
trou dans la cheminée et je bouche intérieurement  
la cheminée de telle façon que la fumée sorte  
à l'intérieur de la maison, au le temps de se  
dispenser sous les tuiles et devienne presque  
invisible - - voilà comment nous faisons notre  
temps à chercher un moyen pour avoir le plus  
de commodité possible - - j'ai vu des poêles qui  
excellaient dans ce genre d'ingénierie -

le 8 - Relève  
9 - Les Brebis  
14 - Pernes

Le 8, relève et départ au repos pour les Brebis - -  
Le 14, départ pour Pernes, grand repos - Le 17,  
je me rencontre avec Alfred et passons ensemble une  
bonne et agréable journée - - Le 24, messe

1915 - Décembre -

de minuit --- Noël ! -- je n'ai pas encore  
retrouvé mon foyer et celle qui en fait tout son  
charme -- Noël 1915 est encore une journée  
grise -- ah! vite le jour heureux de la victoire  
et du retour au foyer !

Note repos s'achève tranquillement -- le  
30, départ pour Bully --



1916 -

- L'Artois -

Janvier -  
Maroc.

2. Le 2 nous sommes en Lyrie - à proximité du Maroc  
le 5 - à 7 heures du soir, nous sommes relévis par les  
Anglais qui prennent le secteur -- Je suis chargé  
de les conduire en relève ... le soir même nous  
couchons à Braquemont (sud. Neuv. les mines) -

7- Regnaucelle

Le 7, nous sommes embarqués en auto dès sept  
heures du matin pour partir au repos loin de la  
ligne de feu ... Voyage difficile par un temps  
déstabilisé : pluie et vent ... à 13 heures nous  
débarquons, sous une pluie diluvienne à gementée  
de vent, à Regnaucelle (sud de Hesdin).  
Cantonnement plus que piteux ; ce sont des  
maisons en torchis, genre Champagne Poullose :  
dans les murs, il y a des trous comme dans une  
passoire, mais il y a assez de paille et cela  
compense ... on y trouve peu de chose, même  
pas de tabac ...

Le 18 nous quittons Regnaucelle pour Oignevillers -  
le cantonnement ne vaut pas mieux que le  
précédent, mais « je suis logé dans un petit  
cabanon où je ne suis pas trop mal » ...  
le 21, grande revue ... notre temps s'écoule  
à nous promener à travers champs et cela n'a  
rien de rigolo ... Je patiente, car j'entrerai  
le jour proche de ma permission.

Le 1 Février, départ d'Oignevillers dès le matin ;  
embarquement en chemin de fer à S<sup>t</sup> Riquier,  
passons à Alberelle, Etaples, S<sup>t</sup> Pol et débarquons  
à Houdain à 9 heures du soir -- pour 50 ou  
60 Km que nous avions à faire, nous en avons  
effectué au moins 150 ... cantonnons à Bours.

1916 -

Février - Bours.

- L. Artois -

Bours ressemble beaucoup aux précédents cantonnements. Les habitants sont assez accueillants - nous avons une propriété confortable qui nous permet de passer à l'abri nos moments de loisir - le 3. je suis de garde, enfermé au second étage d'un vieux donjon. Cela n'est pas très fâcheux, mais par bonheur c'est assez bien clos et nous pourrions faire du feu. Les anciens avaient fait du feu une divinité et dans ces temps barbares ce n'était pas drôle; aujourd'hui nous verrons ~~un~~ leur vie peu confortable et je comprends pourquoi ils vénéraient une chose si bénéfique et si indispensable.

Sains en Gohelle

Fosse Calonne -  
N° 2

Le 6, départ en auto pour Sains en Gohelle - du 7 au 10. nous prenons les premières lignes à la Fosse Calonne n° 2 sur le Crassier au tas de Bois - nous sommes enfin dans un crassier de charbon et il n'y fait pas froid, car de tous côtés il brûle lentement sans que nous puissions y faire qq. chose; un jour ou l'autre notre cagna elle même flambera et il faudra en refaire une autre - Les boches ne sont pas trop méchantes! - Ici, comme sur toute la ligne de feu, c'est la désolation: maisons éventrées, wagons de mine abandonnés et servant de cibles aux boches, aucun signe de vie dans la plaine, sinon un obus qui passe de temps en temps au dessus de nous, mais pas de bombardements intenses comme nous en avons eu en Belgique. Chacun se recueille actuellement en attendant le grand jour.

L. Artois -

1916 - Fervet - du 11 au 13 - en réserve de 1<sup>re</sup> ligne - derrière la  
Fosse Calonne. crassier - dans un bon care auprès d'un bon  
feu ... - du 13 au 17, repos à la Fosse 10 à  
Sains, Sains, loge au n° 650 -

Fosse n° 2. Le 18, départ à 2 h. pour reprendre les lignes à la  
Fosse n° 2 - à proximité de l'École Macé - je ne  
souffre pas trop des intempéries bien qu'il pleure et  
vente à plaisir - Je suis dans une bonne cagna  
bien close et bien chaude - trop chaude même ! -  
un sommier métallique et un matelas pour me  
reposer, c'est le rêve - en temps de guerre, bien  
entendu !

Calonne - du 21 au 25 en réserve dans Calonne, où nous  
dénichons une care qui il nous faut aménager -  
nettoyage à fond - puis nous nous mettons en  
devoir de chercher notre matériel indispensable  
dans toutes les maisons abandonnées ; ici nous  
trouvons un sommier, là un lit de fer, plus  
loin un lit de tôle en noyer que nous  
démontons et installons dans notre care - à  
autre part une table, des chaises, un poêle -  
noirs et pleins de poussière et bien fatigués nous  
prenons ensuite un repos bien mérité.

Montreuil  
s/mer. Le 26, je quitte la Fosse 10 - passe à Hesin -  
Bruay, St Pol - où je couche - et le 27 au  
matin je suis à Montreuil s/mer pour  
suivre des cours d'instruction du fusil mitrailleur  
pour une période de 18 jours - ici je trouve une  
chambre chez Harlé Sueur - café restaurant - Rue  
du Change, tout proche de la mairie - je mange  
au Café de la Poste, à proximité de la Poste -

1916 - Mars -

R.I. 8.c<sup>4</sup>

Montreuil -

C'est alors que j'insiste pour que Félicie vienne me voir, ce serait une agréable surprise. -- le 5 mars. je vais me promener avec des camarades à Berck-Plage journée délicate au bord de la mer -- quel plaisir de voler au Temps quelques jours de satisfaction en ces tristes jours -- notre séjour à Montreuil se passe tranquillement, vie plutôt monotone, mais quelle tranquillité à côté de celle du voisinage plutôt déplaisant des boches -- La bataille de Verdun bat son plein --

Félicie, après de multiples péripéties, m'arrive le 11 ; arrivée à Rang du Tiers par un gendarme « cerberé », presque obligé à faire demi-tour, elle réussit à se diriger sur Berck-Plage, où je la retrouve dans la soirée -- nous faisons le dimanche en cette ville -- et le lundi, grâce à la complaisance des habitants de Berck, elle réussit à venir jusqu'à Montreuil -- quels bons moments passés ensemble -- Promenades sur les remparts --

Mais tout a une fin -- le 16. le cours de Fusil mitrailleur est terminé et je rejoins ma Compagnie à Le Trepid -- Félicie m'accompagne jusqu'à Berck, et m'emprunte en voiture, attelé d'un poney, jusqu'à Merlinmont -- nous nous quittons alors le cœur bien gros après avoir vécu des heures vraiment délicieuses --

Notre séjour à Le Trepid était vraiment un séjour idéal -- tous les jours promenades sur la plage devant l'infini des flots bleus -- excursions à Etaples et à Paris Plage -- le 21. j'aurais dû partir en permission, mais mon capitaine

1916 - Mars  
32 R-1. 8 C<sup>2</sup>  
Le Triepied

si a trouvé rien de mieux que de faire passer mon  
tour sous prétexte que je venais de passer 18  
jours tranquilles a Montcaul! -- j'étais furieux!  
Le soleil, qui nous avait gratifiés de ses rayons  
au debut de notre séjour, devient de plus en  
plus pâle -- il neige, il pleut, il grêle.  
c'est vraiment dommage, car le pays n'est pas  
desagréable -- heureusement, comme compensation  
les habitants sont très gentils pour nous; ils n'ont  
jamais eu beaucoup de troupees et leur accueil est  
tout a fait cordial. --

Waben.

Le 30 - départ de Le Triepied -- nous redescendons  
vers le Sud -- je refais a pied le voyage que j'avais  
fait quelques jours auparavant avec le petit "poncy"  
en compagnie de Klue -- nous passons a Cuck,  
Merlimont, Rang du Plessis, Vertou et cantonnons  
a Waben --

Avril. 1  
Waben

Départ de Waben a 10<sup>h</sup> pour Neuville, par  
Conchil le Temple, Villers sur Authie, Rive --

Limercourt-

Le 2, départ a 7 h. pour Limercourt, par  
Nourion le Titre, Hautvillers, G<sup>2</sup>-Lavier, Rouroy  
les Croisettes -- marche tres fatigante --

Villers Campsart

Le 4, départ pour Villers Campsart, par Trucourt  
Vaux, Fontaine le Sec, Fiettecuise, Fresnerie --

Contre.

Le 5, nous traversons Hornoy, Thieulloy l'Abbaye,  
Poix, Blangy sur Poix, Fremontieres, et cantonnons  
a Contre.

Le 6 - Fleury, Conty, Bosquel, Fransures,  
cantonnement a Bonneuil (Oise) ou nous séjourmons  
jusqu'au 13. La, les "tuyaux" disent: "on  
doit prendre les lignes devant Montdidier", et grand  
le soir d'une semaine récréative, organisée a Bonneuil

916 - Orval - par les officiers du 2<sup>e</sup> Bataillon, le régiment recut  
l'ordre d'embarquer en gare à Oulley sur Moye --  
Maintenant il n'y avait plus de doute : Verdun  
nous attendait -- embarquement -- <sup>le 13 à 23H -</sup> voyage  
Venible -- nous faisons à S<sup>t</sup> Just, Creil,  
Noisy le Sec, Meaux, Château Thierry, Dormans,  
Epernay, Châlons, Suippes -- et le 14 à  
S<sup>t</sup> Menchould - 15 heures nous débarquons à S<sup>t</sup> Menchould pour  
14 - Braux aller cantonner à Braux <sup>S<sup>t</sup> Remy</sup> -- désormais il n'est plus  
question de permission -- de la patience et  
beaucoup de courage -- le 16. jour des Rameaux -  
le Chemin - le 16. le Chemin - Aubery le 17 - dans ce village  
Aubercy nous sommes logés chez des gens, moins que  
complaisants - ce sont de soi disant alsaciens,  
des « Krebs », et qui n'ont plutôt l'allure et le  
parler des Boches -- ils ne veulent pas nous rendre  
de paille pour une nuit, leur promettant de la  
remettre en place le lendemain matin -- ils n'ont  
rien voulu savoir -- nous étions exaspérés contre de  
tels français ! ? -- quelle différence avec la  
région que nous venions de quitter, où nous  
trouvions à nous ramollir très facilement --  
dans la Meuse, rien ou presque rien ! -- le  
temps est mauvais, les routes sont impraticables --  
le 22, départ à 11<sup>h</sup> - nous faisons à Triaucourt,  
2 22 - Subécourt - Waly, Florioles, Ville s/ Cousance et cantonnons  
à Subécourt.

Le 23. jour de Pâques -- nous assistons à une  
messe de basse ; et j'accomplis <sup>mon</sup> ~~notre~~ devoir Pascal -  
presque à la même heure que ma chère Cécil -  
cœurs et pensées se sont réunis à la même heure  
pour ne vivre que du même espoir -- --

1916 - Avril -

Verdun

Nous connaissions désormais notre mission - : nous devions à tout prix arrêter l'ennemi sur la rive gauche de la Meuse. La 18<sup>e</sup> division montait à la cote 304 et la 32<sup>e</sup> serait à gauche entre 304 et Brocourt - - Les allemands, d'ailleurs, veulent prendre 304 par l'Ouest - nous sommes à l'endroit délicat - - Le derou était dur, mais il était clair, et chacun se dit à sa manière : « je dois « tenir ! » Ils n'auront pas Verdun ! »

Je vois revenir des soldats des lignes que nous allons occuper - - c'est la vie de Belgique qui va recommencer avec les mêmes fatigues et les mêmes juronations

le 23.  
cote 387 -

Le jour de Pâques à 15 H<sup>30</sup>, nous quittons Subercourt nous passons à Ramecourt Brocourt, Dombasle en Argonne - grand halte à Bethelaurville - puis en route pour les lignes ; dans la nuit qui tombe, Montzerille montre ses pans de murs délabrés sous l'éclair des canons. La route d'Énes, embouteillée par les voiturettes de mitrailleuses et les convois d'artillerie, <sup>est</sup> une rivière de boue où se glissent nos sections silencieuses. À travers les fondrières et les voitures, les hommes passent comme des ombres. Les obus qui partent en déchirant le ciel et ceux qui arrivent en bouleversant la terre <sup>ent</sup> ~~courent~~ de leurs fracas le roulement des ralentissements et les jurons des conducteurs - - Le fantassin seul ne fait pas de bruit : il pense au carrefour dangereux qu'il doit franchir rapidement : au Calvaire d'Énes - - quel symbole ! - qu'il gravira entre deux rafales - - il songe à la grande tâche qui l'attend. Déjà il aperçoit les fusées multicolores qui jalonnent les lignes ;

916 - Avril

R.I. 8<sup>00</sup>  
cote - 287

Avril -

— Verdun —

elles paraissent proches ; elles sont encore lointaines.  
Sur cette piste repérée, — car le boyau n'existant plus ou était un cloaque — — que de fois il faut instinctivement « saluer », d'une inclination de tête rapide l'abus qui arrive. Que de fois, devant le barage, le chef se demande : Dois-je passer ? dois-je attendre ? et souvent on passe sans un blessé... nous poursuivrons notre route — — nous arriverons et traverserons le 418<sup>e</sup>. — le dossier de secteur n'est pas lourd : « l'ennemi est là : il faut l'arrêter » et c'est tout. — nous occupons les tranchées à gauche de la route Eonnes - Malancourt, à la cote 287 - entre bois d'Arcoourt et cote 304 — « le coin là est un peu épargné ces jours-ci, mais à droite il ne fait pas bon ! » — à droite, c'est le bois Camard, la cote 304 — —

le 24 -

le 24, le jour se lève sur notre misère ; nous sommes dans la boue jus qu'aux genoux ; on se regarde et, ne pouvant faire mieux, on se met à ruer en prenant la pelle ; bientôt la tranchée, que le soleil assèche, devient convenable — — L'artillerie est peu active, c'est du moins supportable — — La nuit du 24 au 25 - bombardement intense — — le temps est au beau et c'est tant mieux — — Si le mauvais temps était de la partie, ce serait intenable, car nous sommes dans un terrain de glaise qui n'absorbe pas l'eau <sup>et</sup>, difficile à travailler — — Je ne croyais pas que ma terre natale soit si difficile à manier ! — —

le 28 -

le 28, vers 24 heures - nous étions relevés - retour assez mouvementé — — un obus de 77 éclate au dessus de moi sans accident — — Cette période



1916 - 32 R.1. 8 C<sup>e</sup>

Avril - le 28.

- Verdun -

ne nous parut pas trop terrible -- le 28 à  
trois heures du matin, nous arrivâmes à la forêt de  
Bethelaurville et prîmes une bonne soupe -- ensuite  
nous repartîmes pour Subicourt et arrivâmes vers 9<sup>h</sup> 30 -  
la soir même l'après dîner je vais surprendre  
Cousin Charles et cousine Jeanne à Subicourt - Je  
rentre à 7<sup>h</sup> 1/2 du soir et rencontre sur la route M<sup>r</sup>  
Thomas, Charon à Guicrey, réfugié à Subicourt  
Subicourt avec ses deux filles, son fils, M<sup>lle</sup>  
Champagne et son père -

le 30 ..

Nous étions assez optimistes ; mais le 30 Avril -  
date fatidique pour le régiment - un grand malheur  
nous arriva - En plein midi, sortit des nuages  
une nuée d'artillerie ... " les Boches ! les Boches !"  
cria la foule dans le village ... des bombes  
tombèrent sur les granges et à proximité de  
cuisines roulantes, où des hommes épiluchaient  
tranquillement des légumes -- Spectacle d'horreur !  
des pauvres camarades, une centaine, gisaient  
pêle-mêle, déchiquetés et broyés - Le commandant  
Scherev, du 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup>, était grièvement blessé. Nous  
démoralisés avant le combat qui se préparait,  
c'était le but de l'ennemi - Chacun le comprit, et  
quand -- après les prières pour les morts, --  
le lieutenant Colonel Serrouille eut adressé en un  
discours ému un dernier adieu à nos camarades,  
nous fîmes devant leurs tombes le vœu de les venger -

Mai -

Notre repos se poursuivait à Subicourt -- peu de  
rarement -- du vin à des prix exorbitants --

3/4 -

Dans la nuit du 3 au 4 Mai, nous remontâmes  
en ligne, en réserve -- la journée du 4 fut relativement  
calme -- <sup>pour nous</sup> mais les Boches martelaient copieusement

1916 - 32° R.I. - 8° C°

- Verdun

Mai -

nos camarades de première ligne -- quelle triste chose d'être ainsi exposé et de ne pouvoir répondre à ces ouvertures -- nous étions alors en arrière de la cote 304, à droite de la route Esnes - Malancourt -- mais tout indiquait alors que les jours prochains seraient durs. L'artillerie tirait d'avantage et on devait s'attendre à être violemment attaqué -

5

Le 5, au matin, commença le martèlement sinistre des gros obus qui pulvérisaient et nivelaient les tranchées. Les batteries semblaient d'abord braquées sur la cote 304, mais le bombardement s'élargit bientôt. La cote 287 et les pentes d'Orvout furent érasées à leur tour. Pendant des heures, nous dûmes rester dans cette atmosphère de feu et de poussière, attendre, au fond de la petite niche individuelle, l'obus qui ferait voler notre corps en morceaux, ou nous enterrerait -- La cote 304 disparaissait sous un nuage de feu et de poussière. À 17 heures, tout à coup, monterent à notre droite des fusées rouges: c'était 304 et 287 qui demandaient le barrage. Le roulement sec des 75 commença aussitôt, mitrailleurs et fusils crépitèrent -- l'attaque allemande eut lieu devant le 32° -

5/6 -

Dans la nuit du 5 au 6, quatre compagnies du régiment, sous les ordres du capitaine Jourault, reçurent l'ordre d'attaquer le 66° à droite: c'étaient les 3 - 7 - 8° et 10° Compagnies -- de la position où nous nous trouvions en arrière de 287, nous fîmes un long détour <sup>pour descendre</sup> en arrière de 304 -- nous gravissons ensuite les pentes de 304 pour aller relever des camarades du 66° au Bois Camard --

1916 - 32° R.I. 8'00"

Verdun

Mai -

ce fut une marche difficile et pénible -- car ce lieu <sup>était</sup> situé à peine à 1 kilomètre de notre point de départ. et nous avons marché presque toute la nuit. pour arriver au petit jour au Bois Camard -- ou plutôt ce qui restait de ce bois -- nous cherchons nos camarades du 66<sup>e</sup> -- des blessés, des morts partout dans les quelques éléments de tranchées qui subsistaient -- j'y retrouve là un officier du 66<sup>e</sup> que je connaissais bien, blessé, à la dernière extrémité -- impossible de nous loger tous -- nous choisissons un trou d'obus, et, avec un camarade, nous l'organisons ~~+~~ au mieux, nous creusons un trou et nous installons dedans nos jambes étant entrecroisées

le 6 --

Le jour se lève et avec lui commence un bombardement terrible -- nos pauvres tranchées sont bombardées systématiquement -- nous attendons l'obus qui nous tuera et nous encerclera -- un sous officier, un camarade de ma section, est tué par commotion -- un autre est encerclé vivant -- Cette danse infernale dure toute la journée et c'est au cours de cette journée qu'un obus éclate à proximité de moi camarade et de moi -- nous sommes recouverts de terre -- dans un mouvement instinctif <sup>à l'instant</sup> j'élève mes bras devant ma figure, j'étais bel et bien enterré et commotionné -- mon camarade seul avait une partie de la tête hors de la terre -- il appelle au secours -- deux camarades, toujours sous le bombardement. viennent

32° R.I. - 8°C<sup>u</sup>

Verdun -  
mai -

à notre secours -- avec leurs pelles, avec leurs  
mains, ils nous dégagent avec de grosses difficultés  
en sortant de ce trou j'étais littéralement fou  
et je fus plusieurs jours à me remettre d'aplomb -

6/7

Dans la nuit du 6 au 7 nous étions  
relégués et laissons sur place des morts et des  
blessés que nous ne pourrions même pas évacuer -  
et nous revenons à notre position du 5 - et là  
dans une tranchée nous eûmes toujours à  
subir le même bombardement -- méthodiquement  
l'artillerie battait notre emplacement --

le 7 -

craintif encore, je quitte ma niche pour me  
refugier 20 à 30 mètres plus en arrière --  
quand je reviens quelques heures plus tard à  
cet endroit, je trouve la tranchée bouleversée et  
l'on me dit que deux camarades sont enterrés  
vivants à cet endroit -- De tantôtlement,  
il n'en est pas question, personne n'a le  
courage d'aller à Esnes, nous mangeons nos  
bisuits et nos raves de réserve, mais nous  
souffrons surtout de la soif -- pas d'eau à  
proximité -- avec un camarade, nous nous  
brûtons les lèvres avec de l'élixir paraguayen --

8-9-

Les journées du 7-8-9 mai se passent  
toujours dans la même atmosphère -- on ne  
parle peu de relève - et pourtant nous sommes  
fatigués, très fatigués, nous sommes fatigués  
buisés par les émotions, la fatigue, le manque  
de sommeil, la mauvaise nourriture et la  
soif -- il fallait cependant tenir encore le 9

le 10 -

et surtout le 10 -- L'ennemi devinait-il notre  
état de faiblesse? -- à 15<sup>h</sup>45, après un bombardement

32°-R.I. 8°C<sup>10</sup>

Verdun

Mai -

d'une violence inouïe, il déclencha une attaque sur la route d'Haucourt : le barrage fut instantané. C'était le dernier effort. Après ces jours d'enfer, le boche croyait sans doute qu'il n'en restait plus du 32°... mais des hommes, des fantômes d'hommes, surgurent encore... et la colline mentionnée resta française.

« Les éléments déchaînés, la puissance du feu et de l'acier n'avaient pas fait fléchir les volontés. Nous pourrions redire avec Pascal : « Que l'homme maintenant s'estime son prix !... l'âme a vaincu la matière. »

10/11

Dans la nuit du 10 au 11 mai, nous étions enfin relâchés, nous partions au hasard, au plus vite pour sortir de cet enfer... vite nous traversons Esnes... nous sortons de la zone de tir... nous arrivons enfin dans le Bois de St Pierre, au nord de Brocourt, où nous retrouvons nos cuisiniers... nous prenons enfin quelque chose de chaud... on se retrouve entre camarades, on se compte... deux tiers de la section, au moins, manquent à l'appel.

le 11 -

Au 11<sup>e</sup> le régiment se regroupe... et, dans l'après-midi, nous partons embarquer à Baleyrouit, près de Verdun... je vois à l'horizon le fort de Regret, le bois de Baleyrouit, Maison Rouge où j'avais passé deux années de serre active !... Par St Membré... Perrigny, nous débarquons à Robert Espagne, puis allons cantonner à Ville sur Saulx le 12 mai...

12.

Après ces jours tragiques, nous avons besoin d'un repos complet ; à Ville sur Saulx, nous avons trouvé le calme de la nature souriante.

Ville s/Saulx -

32° R-I - 8°C

16. Mai -

les paumes et glorieuses loges humaines qui  
descendaient de 287 et 304 sentaient peu à peu revenir  
la vie... Le 16, Maria, Ondine et Louise  
viennent me voir à Ville s/ Saône, quelles bonnes  
heures nous passons ensemble! - Maria  
m'apporte des rires, des rires! dont je fais  
profiter mes camarades - -

Setil a petit nos figures émaciées reprennent des  
couleurs; nous avons acquis aussi des habitudes  
de tranquillité. Comme on se fait vite au bonheur,  
comme on aime la vie quand, en descendant de  
Verdun, on peut flâner librement

le 21 -

Le 21. je partais en permission pour Marseille  
et Sussey.